



Granger - Historical Picture Archive/Alamy Stock Photo FF9HM9

Carl von Clausewitz (1780-1831), d'après une lithographie de W. Wach.

Clausewitz : guerre, stratégie et victoire – Réflexion sur l'article du brigadier-général Carignan, volume 17, numéro 2

par Bill Bentley

« Aussi longtemps que l'humanité fera la guerre, Clausewitz règnera » [TCO] – Colin S. Gray dans *Modern Strategy, the Strategy Bridge, Perspectives on Strategy, Strategy and Defence Planning, The Future of Strategy*

Le brigadier-général Jennie Carignan a rédigé avec sensibilité et avec cœur un essai sur la relation entre le combat, la tactique, la stratégie et le concept de victoire (stratégique). Elle y cite des théoriciens et praticiens du passé comme Sun Tzu, Jomini, J.F.C. Fuller et Carl von Clausewitz. Elle soutient que Clausewitz est responsable de la « tacticismation » de la stratégie et que pour ce grand maître-théoricien de la guerre, le combat est avant tout une fin en soi, ce qui est profondément trompeur. En fait, une lecture et une analyse approfondies de la ligne de pensée de Clausewitz constituent un cadre idéal pour le dialogue qu'elle souhaite entamer, et il s'avère que ce cadre étaye la thèse du Bgén Carignan.

Tout d'abord, comme celle-ci le fait remarquer, Clausewitz affirme que « [...] la guerre n'est que la continuation du commerce politique par le recours à d'autres moyens. « Par le recours à d'autres moyens », disons-nous, afin d'indiquer par là que, loin de cesser ou de se modifier par la guerre, le commerce politique, quels que soient d'ailleurs les moyens employés, persiste dans son essence même et détermine, d'un bout à l'autre des opérations, les lignes générales suivant lesquelles les événements de la guerre se poursuivent et auxquelles ils se rattachent¹. »

Clausewitz revient sur ce point à maintes reprises dans l'ouvrage *De la guerre*, établissant le fil qui sous-tend sa théorie, de la moindre escarmouche jusqu'à la paix ultime. Ainsi, « [les objectifs politiques] constituent le but, et la guerre, qui n'en est que le moyen, ne peut se passer d'eux. [...] En outre, plus notre but politique sera modeste et moins nous y attachons de valeur, et plus facilement nous nous résignerons à l'abandonner [...]. C'est donc le but politique, cause initiale de la guerre, qui détermine le résultat à atteindre par l'action militaire

ainsi que les efforts à y consacrer. » La victoire est donc une fonction de la mesure dans laquelle le but politique est atteint.

Clausewitz est tout à fait conscient du risque d'escalade inhérent à la guerre et de la nécessité pour les décideurs de soupeser soigneusement le recours aux moyens militaires dont ils disposent. « La politique, cependant, n'impose pas de lois tyranniques à ce propos, mais se pliant à la nature du moyen qu'elle emploie, il lui arrive souvent de modifier ou même de changer entièrement son but ; elle n'en reste pas moins le point de vue qu'on doit toujours adopter en premier. C'est ainsi que la politique exerce une influence constante sur l'acte de guerre et le pénètre dans son entier, dans toute la mesure où le permettra la nature même des forces qui s'y déchaînent. » La plupart des stratèges militaires et des militaires praticiens (généraux et amiraux) ne voient pas à quel point Clausewitz insiste sur la primauté des politiques. La guerre a sa propre grammaire, mais pas sa propre logique. En conséquence, « [...] il va de soi que la politique n'entre pas profondément dans les détails de la guerre et qu'elle ne préside pas plus au choix de l'emplacement des petits postes qu'à la direction des patrouilles, mais elle exerce l'influence la plus décisive sur l'élaboration des plans de guerre et de campagne, et souvent même sur le dispositif des batailles ».

Sous les politiques (la politique), Clausewitz divise la conduite de la guerre en deux éléments : la tactique et la stratégie. « Nous divisons donc l'art militaire proprement dit en tactique et en stratégie, et nous répétons que la première enseigne à employer les forces dans les combats, et la seconde à employer les combats favorablement à la guerre. On donne le nom de combat à la lutte de chacune des unités que l'on peut ainsi distinguer dans l'action générale. » Cela dit, Clausewitz *connaissait très bien et contredisait farouchement* ces théoriciens et praticiens du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle qui s'appuyaient sur une géométrie et des campagnes de manœuvre conçues pour éviter le combat. Mentionnons Antoine Jomini, von Bülow et particulièrement Saxe. Ce dernier a écrit le fameux « Je ne favorise pas les combats. Je suis certain qu'un bon général peut faire la guerre toute sa vie sans avoir à se battre². » [TCO]

Pour avoir étudié les guerres de Frédéric le Grand et, plus particulièrement, celles de Napoléon, Clausewitz est convaincu que la guerre moderne, de par sa nature même, exige de se battre. « Or, nous avons déjà reconnu que, dans un combat, l'action tend à détruire la force armée de l'adversaire, ce qui découle de son concept. Tel est donc toujours le seul moyen d'arriver au but. [...] On peut donc [...] considérer l'anéantissement total ou partiel de l'adversaire comme le but de tous les combats. »

Clausewitz déploie ensuite tout son génie lorsqu'il revient au concept de stratégie, un concept qui a des implications profondes pour une bonne compréhension de la guerre, des politiques et de la paix. « La stratégie qui n'a en principe que la victoire, c'est-à-dire le résultat tactique, pour moyen, a pour but, en dernière instance, les objets qui conduisent à la paix. » EN MATIÈRE DE STRATÉGIE, IL N'Y A PAS DE VICTOIRE. Le succès stratégique repose en partie sur une préparation adéquate à la victoire tactique. Plus grand est le succès stratégique, plus grande est la probabilité de victoire au combat. Le reste du succès stratégique repose sur l'exploitation d'une victoire. La tactique est l'action, la stratégie est le raisonnement. Comme nous l'enseigne Colin Gray : « La stratégie est le comportement virtuel. Elle n'a aucune existence matérielle. La stratégie est une abstraction, même si elle est infiniment plus difficile à illustrer visuellement que les autres abstractions vitales, comme l'amour ou la peur. De plus,

puisque la stratégie est singulièrement difficile parmi les niveaux de la guerre, très peu de gens sont capables de l'appliquer avec succès. On peut accroître ce nombre par l'éducation, mais pas par l'entraînement. Par ailleurs, l'expérience de commandement et de planification aux niveaux opérationnel et tactique n'est aucunement un indice fiable³. » [TCO]

Clausewitz conclut que « [cette] double nature de la guerre l'oriente selon les deux objectifs suivants : d'une part, terrasser l'adversaire en l'anéantissant politiquement ou en le réduisant seulement à l'impuissance, pour le contraindre à conclure la paix à n'importe quelles conditions; d'autre part, se contenter de quelques conquêtes à la périphérie de son propre territoire, que ce soit dans le but de les conserver, ou pour s'en servir comme monnaie d'échange en négociant ultérieurement la paix ». Cette distinction fondamentale a poussé Clausewitz à distinguer explicitement deux sortes de stratégie, selon que la guerre en question est *illimitée*, en raison de motivations politiques (Seconde Guerre mondiale), ou *limitée* (Corée). Plus tard, à la fin du XIX^e siècle, l'historien militaire Hans Delbrück les a appelées la stratégie d'annihilation et la stratégie bipolaire. Dans la première, on vise des combats décisifs afin d'atteindre le but ultime, soit une reddition inconditionnelle et une paix imposée. Dans la dernière, la guerre est menée sur deux pôles, le pôle du combat et le pôle du non-combat, dans le but d'atteindre des objectifs limités. Dans le pôle du combat, on trouve les combats clausewitziens. Dans le pôle du non-combat, les adversaires s'engagent dans des activités simultanées comprenant des sanctions diplomatiques, économiques et autres, des pauses plus ou moins longues, le maintien de la paix, des opérations d'information, ainsi que ce que Thomas Schelling a appelé la diplomatie coercitive. L'Histoire nous dit que la première sorte de guerre, donc la stratégie d'annihilation, est un phénomène beaucoup plus rare que la deuxième, accomplie en suivant une stratégie bipolaire. Il est évident que l'utilité de la force militaire est bien plus complexe à apprécier lorsqu'elle est appliquée la stratégie bipolaire. Néanmoins, nous devons dans les deux cas revenir à la conclusion clausewitzienne : la victoire n'est *pas* la grammaire de la logique de guerre, mais bien une de ses composantes. Il s'agit donc d'une conclusion politique.

Le raisonnement du général Carignan mène directement aux considérations de Clausewitz liées à la restriction de la guerre et des conflits et à l'emploi de la stratégie bipolaire, mais fait malheureusement abstraction de l'autre option, moins probable, mais beaucoup plus dangereuse, surtout à l'ère nucléaire. L'analyse du général Carignan devrait inciter les FAC, dans leur élaboration de processus de perfectionnement professionnel, à faire une étude bien plus sérieuse et détaillée de Clausewitz.

Le lieutenant-colonel (à la retraite) Bill Bentley, MSM, CD, Ph. D., est l'officier supérieur d'état-major des concepts professionnels au quartier général du GENPERMIL, à Kingston (Ontario).



NOTES

1. Toutes les citations directes ont été tirées de l'édition de Jean-Pierre Baudet de l'ouvrage *De la guerre* de Clausewitz.
2. Citation tirée de C. Nolan, *The Allure of Battle*, Londres, Oxford University Press, 2017, p. 142.
3. Colin S. Gray, *The Strategy Bridge: Theory for Practice*, Londres, Oxford University Press, 2010, p. 204.